

# La Plume

LITTÉRAIRE ARTISTIQUE ET SOCIALE

BI-MENSUELLE

---

Directeur-Rédacteur en chef : LÉON DESCHAMPS

---

*Frontispice composé et gravé par LÉOPOLD MASSARD.*

---

SIXIÈME ANNÉE

---

PARIS

ADMINISTRATION ET REDACTION

31, rue Bonaparte, 31

---

MDCCCXCIV

# LA PLUME

Littéraire, Artistique et Sociale

NUMÉRO 134.

15 NOVEMBRE 1894.

Petits mémoires de la Vie littéraire :

## PAUL VERLAINE

Causerie donnée aux Soirées Procope,  
le 25 octobre 94

Mesdames, Messieurs,



Q' m'est un périlleux honneur, en même temps qu'un plaisir sans second d'obéir aux amicales instances des organisateurs de cette fête et de rendre hommage devant vous, au souverain poète qui en est le héros. Ma terreur est bien légitime. Est-il, en effet, entreprise plus malaisée que de louer Paul Verlaine à ceux qui l'aiment et l'admirent déjà ? N'est-ce pas outrecuidance que de prétendre commenter, dans les courts moments d'un si rapide entretien, l'œuvre du Maître qui, depuis dix années, règne sans conteste ni partage sur le cœur et l'esprit des poètes nouveaux ? En vérité, pour de moindres audaces, j'ai souvent déchaîné de mémorables tempêtes, surtout depuis le jour où ce crime inexpiable d'avoir le crâne fendu me livra, comme une hostie de bénignité, aux hurlements de mes confrères et à l'indignation de Pécuchet.

Aussi, mesdames, pour garder, s'il est en moi, jusqu'au bout de cette causerie, la gloire de ne pas déplaire, j'éviterai de dogmatiser sur l'auteur de *Sagesse* et de *Fêtes galantes*. Tous les critiques de notre temps ont d'ailleurs, étudié Verlaine, parfois avec un air de compétence et toujours avec le respect qu'il faut, si bien que Francisque Sarcey, mégathérium gigantesque de l'incompréhension, est, peut-être, le seul homme de France à ignorer présentement son nom.

Ainsi, me retranchant derrière les doctes aperçus et les sévères discours dont sont pleins nos esthètes les mieux accrédités :

Charles Morice, Camille Mauclair et tels autres acides juveigneux, je me bornerai à la très-humble fonction de mémorialiste, vous demandant congé de narrer familièrement et en désordre, les souvenirs déjà lointains du temps où je rencontrai Paul Verlaine lorsque sa gloire naissante rayonnait encore parmi les cénacles, avant de resplendir d'un incomparable éclat sur le monde intellectuel.

\*\*\*

En mil-huit-cent-quatre-vingt-quatre, le royaume de Poésie appartenait sans conteste à deux souverains de qui la pourpre fut, depuis, quelque peu chiffonnée de sarcasmes et contaminée de railleries. Ces deux Empereurs, que je nomme, furent MM. Théodore de Banville, inauguré depuis, à travers le Luxembourg, sous les espèces d'un buste prodigieusement mamelu et Leconte de Lisle récemment pleuré par tous les reporters funéraires dont s'enorgueillit le langage français. En quatre-vingt, donc, ces deux vainqueurs se partageaient l'univers lyrique, sans excepter de leur domination, le coin le plus humble, la plus aride province. Ni le désert du Pantoum, ni le marécage du Rondel, ni le promontoire de la Ballade ne se dérobaient à leur suprématie. Si quelques jeunes ambitieux consentaient à chauffer encore ces pantouffes de concierge par quoi les artistes « *simples* » arrivent à l'Académie, la plupart des débutants s'exerçaient dans le banvillisme ou bien vaticinaient des poèmes exotiques à l'instar de celui qu'on devait plus tard me reprocher avec tant d'amertume d'avoir qualifié « *bibliothécaire pasteur d'éléphants*. » Le faux nez des *odes funambulesques* ornait plus d'un grouin nouveau venu, tandis que maints réthoriciens, de Quillebœuf à Aigues-Mortes, beuglaient, comme les victimes de Phalaris, dans le simili-bronze des taureaux engendrés par l'auteur de Quain.

En ce temps-là, je ne connaissais pas même de renom l'œuvre de Paul Verlaine. Retiré fort à l'écart des milieux esthétiques je n'élevais alors d'autres prétentions vers la renommée que de passer pour un homme du monde curieux des choses de l'esprit — une manière, si je l'ose dire, de vicomte de Borelli, avec l'orthographe en plus.

Pourtant, un jour, Armand Silvestre (car

c'est à vous, mon cher maître, que je dois l'investiture intellectuelle et ce courage, aussi, de tendre un désir indéfectible vers l'éternelle Beauté ; de marcher nonobstant l'ignominie des hommes et les tristesses de la vie, par les nobles chemins que vous nous avez si fièrement ouverts), Armand Silvestre me récita ces vers des *Poèmes saturniens* mystérieux et chuchotteurs déjà comme les plus frissonnants poèmes du Verlaine d'à présent :

« Une aube affaiblie  
Verse dans les champs  
La mélancolie  
Des soleils couchants.  
La mélancolie  
Berce de doux chants  
Mon cœur qui s'oublie  
Aux soleils couchants.  
Et d'étranges rêves,  
Comme des soleils  
Couchants sur les grèves,  
Fantômes vermeils,  
Défilent, pareils  
A de grands soleils  
Couchants, sur les grèves ».

Et ce *Crépuscule mystique*, comparable n'est-ce pas ? à l'*Harmonie du soir* de Baudelaire :

« Le Souvenir avec le Crépuscule  
Rougeoie et tremble à l'ardent horizon  
De l'Espérance en flamme qui recule  
Et s'agrandit ainsi qu'une cloison  
Mystérieuse ou mainte floraison  
— Dahlia, lys, tulipe, renoncule —  
S'élançait autour d'un treillis et circule  
Parmi la maladière exhalaison  
Des parfums lourds et chauds, dont le poison  
— Dahlia, lys, tulipe renoncule —  
Noyant mes sens, mon âme et ma raison  
Mêle dans une immense pamoison  
Le Souvenir avec le Crépuscule ».

Puis encore ce beau sonnet : « Ah ! les *oarystis*, « les premières maîtresses » que les anthologies ont, maintenant, popularisé.

J'étais conquis dès lors : mais, à l'exception des recueils édités par Lemerre : *Poèmes saturniens* et ces merveilleuses *Fêtes Galantes* où revit tout le monde enchanteur des belles du siècle passé, dans le décor vieillot et poudré d'un *Embarquement pour Cythère*, le poète disparu semblait n'avoir depuis de longues années, imprimé d'autres vers : car l'éditeur Palmé cachait dévotement aux yeux la première édition de *Sagesse* et, malgré le nom fatidique dont il signe, ne paraissait pas le moins du monde enclin à couvrir de palmes son auteur.

Bientôt, cependant, mû de curiosités sans doute légitimes, je pernoctais volontiers sous les tentes des écrivains naissants et je ne tardai pas à connaître des fragments notables de ce mystérieux Verlaine pour qui, dès le premier jour mon enthousiasme sertit des couronnes et moissonna des fleurs. Mais, premier que de le rejoindre, j'eus à subir le dé-

filé, plutôt lugubre, des divers mirlitonistes qui décoraient alors de leurs fautes de français, les divers cénacles où le hasard me conduisit.

Un des premiers symposes où je fus introduit s'assemblait dans une vieille maison aujourd'hui disparue de la rue de Rennes qu'a remplacée l'irréprochable boîte à locataires avec eau, gaz, téléphone et ascenseur. C'était alors, une manière de chalet en retrait de l'alignement, pendu comme une guenille aux murs corrects des immeubles voisins, avec la tristesse de fleurs mourantes sous l'empoussièremment des tonnelles frôlées par l'omnibus. Une grande salle, abritait alternativement, dans son désert irréparable avec d'intimes sociétés chorales, un groupe de jeunes, désireux de mêler tant soit peu d'esthétique à l'absorption des chopes.

C'est là qu'au mois de septembre 1883, je vis Charles Cros pour la première fois. Ce n'était pas Verlaine : mais c'était un poète encore et non des moins exquis. Sur un divan pisseux, entouré de sous-diacres la plupart imberbes et tous d'une évidente malpropreté, Cros déjà perdu d'acool récitait des vers. Des cheveux de cafre, ce teint bitumineux que Péladan qualifie d'*indo-provençal* en parlant de sa personne ; des yeux bénins d'enfant ou de poète ; les mains déjà séniles et tremblottant la fièvre de l'ivresse, ainsi m'apparut le fondateur des Zutistes, le praticien délicat dont le *Coffret de Santal* délectait nos curiosités d'art, cependant que ses *monologues*, colportés dans les salons par la fantaisie des Coquelin éveillaient au cœur du tiers-état le goût d'un bafouillage nouveau. A chaque strophe de ces pièces, connues pourtant et rabachées, dans l'entourage de Cros, un frisson d'enthousiasme giclait parmi la buée du pétun et les nidoreuses émanations de l'assemblée. Charles Cros murmurait ses inventions d'une voix sèche et mate dont le timbre sourd faisait valoir la grâce un peu étriquée de son Apollo.

Les Ephèbes se pâmaient et je conclus les voyant si déchainés qu'ils ne tarderaient point à nous confier quelques élégies de leur façon. Ils étaient bien là une douzaine de bacheliers, hardis comme des pages et plus cuistres que des pions. Le linge absent et l'ongle en deuil, ils évacuaient des choses ninivites ou contemporaines au grand contentement des infantes préposées à leur bonheur. Encore mal instruit du monde littéraire, l'impudeur de ces jeunes hommes ne laissa pas que de m'éberluer et je demeurai sans parole devant la singulière obscénité de leurs rondeaux. Les gaillards célébraient par le menu les agréments de leurs compa-

gnes avec un luxe de *seins nacreux* et de *hanches opulentes* à défrayer un abattoir. Au surplus, le corsage de ces dames ne paraissait point justifier tant d'hyperboles et je pense qu'il en fallait imputer beaucoup sur le compte de la littérature. Un, entre autres, récemment débarqué du pays de Léon, se distinguait par sa patine bretonnante et l'acharnement avec lequel il se proclamait trop joli cœur pour être véritablement issu de son père putatif. Ce jeune sagouin exposait volontiers les joyeusetés de cuisse dont madame sa mère égaya les maussaderies d'un hymen provincial, imitant par cette gentillesse l'inexpressible Maupassant, autre calomniateur du ventre maternel. Le galapiat a montré depuis quelques façons de vaudeville et l'on cite de sa manière des aniterges d'un tour aussi fortuné que les meilleurs savons du Congo. Mais le plus retroussé était un grand diable de gascon, Fernand Icres, dont le chapeau doublé de soie puce et le terrible accent mettaient un peu de joie en cet endroit funébre :

« ...Sa chevelure et sa poitrine  
Faisaient monter à ma narine  
D'étranges parfums irritants.

Elle avait seize ans mais son buste,  
Tout à la fois souple et robuste,  
En portait vingt en vérité.  
Vierge inculte, pauvre pucelle !  
En moi son image étincelle,  
Comme les midis en été !

Deux ans d'amour mièvre et mignarde  
N'ont pu chasser la campagnarde  
Des souvenirs de mon passé.  
Et je vieillis sans que je puisse  
Oublier ses flans et sa cuisse  
S'étalant au bord du fossé.

Et souvent, tandis qu'il me semble  
Que nous sommes toujours ensemble,  
Sangdieux ! Il me revient encor  
Le goût de sa bave salée  
Et l'odeur de corne brûlée  
Qu'exhalaient ses rudes crins d'or. »

Les Muses d'ailleurs ne manquaient point à la petite fête. Je ne pense jamais avoir rencontré plus lamentable congrès de laiderons, ni d'accoutrement plus fâcheux de l'éternel féminin. Une ou deux jolies femmes égarées au milieu de ces truandes par curiosité d'art ou d'amour donnaient aux yeux le repos nécessaire, tandis que les premiers sujets exécutaient leurs numéros. Parmi ces dames une poétesse qui goûta quelque renom du boulevard Saint-Michel à celui du Mont-Parnasse, la juive polonaise Marie Krysinska violant l'attention des petits jeunes gens par des mines enfantines et des avances d'une guenonique ingénuité.

Grande, grasse et déjà fort loin du matin, sur le piano édenté de ses dièzes, elle vagi-

nait des mélodrames dans le goût ingénu de Maurice Rollinat : car c'était encore le beau temps de cet élève de la Nature, Maurice Rollinat, sacré grand poète par Albert Wolff, Maurice Rollinat, que ses admirateurs comparaient volontiers à Grieg ou à Chopin, trônait alors, sans conteste parmi les poètes macabres et groupait autour de lui une Académie de fossoyeurs imberbes acharnés sur les pianos. Pour ne se distinguer point de ces damoisels, Marie Krysinska distillait à grand renfort de triples croches les faguenas du cadavre et les helminthes du cercueil. On insinuait que le poète des *Névroses* l'avait élue, un soir, afin de constater, sur modèle vivant, les défaillances de l'humaine plasmature. Plus tard, Rollinat, que nourrissait peu l'exploitation du macchabée, songea aux douceurs de l'hymen et, vers l'an quarante huitième de son âge, cessa de frissonner. Il plante maintenant des choux en Berri, des choux macabres comme ceux de Lestiboudois et continue, que je suppose, à bourrer son nez de tabac d'Espagne, ce qui constituait jadis une de ses plus irrésistibles séductions.

Quant à Krysinska, ses mercredis réunissaient dans un cinquième de la rue Monge tout ce qui s'exerçait dans le soin de parfiler des syllabes et maint adolescent briguaît l'honneur d'être mûri par elle. Au demeurant, une excellente fille, moins sottée que Madame Adam et qui aurait fait à Bucharest une aussi bonne figure que cette adorable Pierre Viaud, la bayadère du quai Conti.

Le café du Châlet où les poètes ne tardèrent point à installer la faillite céda la place à un fabricant de confitures. La distillerie emplit de manipulations néfastes ce lieu jadis intellectuel. Charles Cros, le bon poète ne tarda pas à rendre l'âme entre les bras de Rodolphe Salis, communément préposé à d'autres bières. Krysinska, épousée en justes noces et propriétaire d'un ratelier neuf, quitta le commerce de la galanterie pour celui des Muses à mille pattes, en faveur desquelles sa verve pond, chaque semaine, un volume pesant sous les regards attentifs de l'égyptologue Ledrain.

Les rimeurs de la suite Charles Cros ne répondaient guère à l'idée que je m'étais forgée du monde poétique. Verlaine d'ailleurs ne fréquentait plus guère chez eux et, l'ayant vainement espéré un certain nombre de fois, je résolus de chercher ailleurs.

Le groupe des Hydropates, longtemps présidé par Emile Goudeau s'était récemment dispersé. Quelques fidèles se réunissaient encore le samedi soir, place Saint-Michel, dans un sous-sol du *café de l'Avenir*

qui s'appelle, à ce que je crois, présentement la *Brasserie du Soleil d'Or*.

Vers ce temps-là, deux jeunes gens qui collaboraient à un journal mort depuis et intitulé *Paris-Nord* se dirent : « Si nous nous mettions dans nos meubles ? » Aussitôt dit, aussitôt fait. Les audacieux réunirent leurs économies. L'un, normand d'origine et nommé Léo Trézenik (bien que son vrai nom fut Léon Epinette, un nom de vieux piano, disait Léon Bloy) avait retrouvé sans doute quelques écus dans le fond de ces belles armoires fabriquées en son pays aux siècles derniers. L'autre, un yankee flegmatique (et d'ailleurs assez vilain drôle) possédait un certain nombre de dollars.

La *Nouvelle Rive Gauche* rédigée et même imprimée par leurs soins changea bientôt de titre, devint *Lutèce* et s'ouvrit toute grande aux jeunes poètes de talent. On s'y raillait des grands confrères. La maison ne tenait pas école de respect. On y renversait même par manière de paiement, d'assez plates ordures sur le chef des collaborateurs. Le livret honnêtement imbécile et crapuleux des *Têtes de pipes* est là pour en faire foi.

Avec Lutèce, les poètes curieux d'une formule nouvelle avaient un porte-voix et le moyen immédiat de se prouver à eux-mêmes leur existence.

Ainsi que je l'ai dit, en l'an 1884, nul ne connaissait Verlaine ou du moins ceux d'entre ses anciens condisciples du Parnasse qui savaient son nom se gardaient bien de le prononcer. Anatole France, bienveillant aux gloires officielles eut considéré comme une indécence de révéler le nom glorieux de Verlaine à sa clientèle bourgeoise ; Leconte de Lisle, ce créole vindicatif qui, au moment des sanglantes représailles avait désigné Verlaine à l'autorité comme employé de la Commune, dans le but avoué de le faire fusiller ; Coppée lui-même, le bienfaisant Coppée, se faisaient tous sur le poète unique, troublés, sans doute, par la crainte de voir pâlir à ce soleil leurs chandelles et leurs quinquets.

Mais nous avions lû *Sagesse* et le soleil avait percé les nuages. « Donc nous nous trouvâmes, je nomme Charles Vignier que je cite (1), Gustave Kahn, feu Jules Laforgue, Charles Morice et moi pour offrir à Paul Verlaine l'hommage d'une entière et toute désintéressée admiration. Que, jeunes écrivains, nous ne nous fussions parés d'autres mérites, ç'en serait un d'avoir les premiers su honorer un homme dont le moins qu'on puisse dire c'est que des poètes français « vivants, il est un des plus grands. »

C'est un soir, tout proche du matin, comme disait Veillot, que j'eus l'honneur d'être présenté à Verlaine dans l'intérieur du Soleil d'Or. La cérémonie m'intimidait gravement, encore que le décor manquât de solennité. Mais les grâces simples et l'esprit intarissable du maître m'eurent vite conforté. Je me pus rassasier à loisir de cette parole où je voulais entendre encore tant de beaux vers qui chantaient en moi et « *l'inflexion des voix chères qui se sont tuées* » pour citer des poèmes saturniens.

Le front dévasté par le génie ou la douleur, plus vieux que son âge mais la face éclairée par un sourire d'enfant et le clignotement spirituel de ses yeux obliques, Verlaine rappelle à première vue le visage traditionnel de Socrate, avec je ne sais quoi de magnifique et de robuste qui s'impose aux regards fascinés. C'est, sans doute, son beau crâne pareil à la coupole d'un temple, son crâne d'où tant de hautes pensées, de rythmes imprévus s'envolèrent vers le ciel. Dans le buste excellent qu'il en a fait, le sculpteur Auguste de Niederhausern sut dégager merveilleusement le caractère pour ainsi dire sacré de ce visage marqué du signe de la Muse. Son Verlaine rappelle ce satyre de la Légende des siècles dont les « *cils roux laissent passer de la lumière* » et qui chante, sur la lyre d'Apollon, « *avec des profondeurs splendides dans les yeux.* »

Le volume *Sagesse* composé dans une heure d'accalmie et de repentir, alors que le poète se tournait vers la religion de son enfance pour lui demander le pardon et l'oubli, pour laver le souvenir de ses défaillances dans les *eaux jaillissant de la vie éternelle*, marque à mon avis le point culminant du génie de Verlaine ; c'est sa *divine comédie* et, si ce rapprochement vous paraît excessif écoutez ces vers que le grand poète catholique du XIII<sup>e</sup> siècle n'eût pas désavoués, ces vers où la contrition des cœurs meurtris par la vie infâme s'exhale en de si nobles sanglots.

Après avoir compté les voix qui étouffent au cœur de l'homme l'appel de la conscience et la parole de Dieu : voix de l'orgueil où sonnent les fanfares victorieuses évoquant le tumulte des batailles et *les étoiles de sang sur des cuirasses d'or* ; voix de la chair « *un gros tumulte fatigué* » ; voix de la haine ; voix des autres, cet appel ignoble des civilisations occupées à leurs basses œuvres ; toutes ces idoles enfin, *idoles du théâtre, idole de la chaire, idole des Cavernes*, que le chancelier Bacon signalait comme les sources intarissables de l'erreur humaine, le poète fait taire, dans une péroraison sublime, ces cla-

(1) *Les Hommes d'aujourd'hui*. — N<sup>o</sup> 229.

mœurs à jamais vaincues par les trompettes omnipotentes de la Charité : « Ah ! les voix...

... Ah, les Voix, mourez donc, mourantes que vous êtes !  
Sentences, mots en vain, métaphores mal faites,  
Toute la rhétorique en fuite des péchés,  
Ah, les Voix, mourez donc, mourantes que vous êtes !  
Nous ne sommes plus ceux que vous auriez cherchés.  
Mourez à nous, mourez aux humbles vœux cachés  
Que nourrit la douceur de la parole forte,  
Car notre cœur n'est plus de ceux que vous cherchez !

Mourez parmi la voix que la Prière emporte  
Au ciel, dont elle seule ouvre et ferme la porte  
Et dont elle tiendra les sceaux au dernier jour,  
Mourez parmi la voix que la Prière apporte,

Mourez parmi la voix terrible de l'Amour !

Parfois le chrétien pénitent cède encore  
aux voix mensongères et sa terreur s'exhale  
en d'admirables cris :

Les faux beaux jours ont lui tout le jour, ma pauvre âme,  
Et les voici vibrer aux cuivres du couchant.  
Ferme les yeux, pauvre âme, et rentre sur-le-champ :  
Une tentative des pires. Fuis l'infâme.

Il ont lui tout le jour en longs grêlons de flamme,  
Battant toute vendange aux collines, couchant  
Toute moisson de la vallée, et ravageant  
Le ciel tout bleu, le ciel chanteur qui te réclame.

O pâlis, et va-t-en, lente et joignant les mains.  
Si ces hiers allaient manger nos beaux demain ?  
Si la vieille folie était encor en route ?

Ces souvenirs, va-t-il falloir les retuer ?  
Un assaut furieux, le suprême, sans doute !  
O va prier contre l'orage, va prier.

Parfois aussi, il souhaite le repos et les  
bénédictions que l'exercice de la vie « *aux  
travaux ennuyeux et faciles, cette œuvre  
choisie qui veut beaucoup d'amour* » ne  
manquent pas d'apporter au fidèle repentant :

L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable.  
Que crains-tu de la guêpe ivre de son vol fou ?  
Vois, le soleil toujours poudroie à quelque trou.  
Que ne t'endormais-tu le coude sur la table ?

Pauvre âme pâle, au moins cette eau du puits glacé,  
Bois-là. Puis dors après. Alons, tu vois, je reste,  
Et je dorloterai les rêves de ta sieste,  
Et tu chantonneras comme un enfant bercé.

Midi sonne. De grâce, éloignez-vous, madame.  
Il dort. C'est étonnant comme les pas de femme  
Résonnent au cerveau des pauvres malheureux.

Midi sonne. J'ai fait arroser dans la chambre.  
Va, dors ! L'espoir luit comme un caillou dans un creux.  
Ah ! quand re fleuriront les roses de septembre !

Tantôt il se souvient délicieusement et  
chante avec Gaspard Hauser :

*Gaspard Hauser chante :*

Je suis venu, calme orphelin,  
Riche de mes seuls yeux tranquilles,  
Vers les hommes des grandes villes :  
Ils ne m'ont pas trouvé malin.

A vingt ans un trouble nouveau  
Sous le nom d'amoureuses flammes  
M'a fait trouver belles les femmes :  
Elles ne m'ont pas trouvé beau.

Bien que sans patrie et sans roi  
Et très brave ne l'étant guère,  
J'ai voulu mourir à la guerre :  
La mort n'a pas voulu de moi.

Suis-je né trop tôt ou trop tard ?  
Qu'est-ce que je fais en ce monde ?  
O vous tous, ma peine est profonde :  
Priez pour le pauvre Gaspard !

tantôt il adresse une requête poignante à  
celle qui dût avoir sans doute de bien graves  
raisons pour ne pardonner point à cette hum-  
ble prière du génie :

Les chères mains qui furent miennes,  
Toutes petites, toutes belles,  
Après ces méprises mortelles  
Et toutes ces choses païennes,

Après les rades et les grèves,  
Et les pays et les provinces,  
Royales mieux qu'au temps des princes,  
Les chères mains m'ouvrent les rêves.

Mains en songes, mains sur mon âme,  
Sais-je, moi, ce que vous daignâtes,  
Parmi ces rumeurs scélérates,  
Dire à cette âme qui se pâme ?

N'eut-elle ma vision chaste,  
D'affinité spirituelle,  
De complicité maternelle,  
D'affection étroite et vaste ?

Remords si chers, peine très bonne,  
Rêves bénis, mains consacrées,  
O ces mains, ces mains vénérées,  
Faites le geste qui pardonne !

Il faudrait lire en entier ce livre unique  
dans les lettres françaises ; mais le temps qui  
marche m'oblige à restreindre les citations.  
Comme la sultane Schéerazade, je remets à  
des jours prochains le plaisir de rappeler en-  
cor à vos yeux ces défuntées années, où furent  
les mille et une nuits de ma jeunesse d'ar-  
tiste. Par ses interprètes, si enthousiastes et  
vaillants, le poète vous parlera lui-même,  
sans que nul oiseux commentaire suspende  
les nobles rythmes proférés.

Je ne me tairai pas cependant sans vous  
rendre grâce pour l'accueil chaleureux que  
vous fîtes à notre appel. Vous, surtout, Mes-  
dames, soyez remerciées qui enoblissez de  
votre présence l'œuvre de justice et de bonté  
que nous tentons, ce soir ; vous qui, géné-  
reusement, nous aidez à réparer les cruau-  
tés de la vie, et qui, de vos belles mains se-  
courables, apportez au poète douloureux  
mais non vaincu, la consolation des heures  
mauvaises et le pouvoir de nous enchanter  
encor.

LAURENT TAILHADE.

*(Cette causerie est la première d'une série d'entre-  
tiens sur la vie littéraire que M. Laurent Tailhade se  
propose de faire entendre cet hiver, dans la salle du  
Théâtre d'Application).*